

— Il en a pour un moment encore !
 — Les derniers pas, voilà le difficile !
 — Atteindre le sommet, c'est dur !
 — Bah ! il a bon pied, bon œil, Orthegaray ! »

Deberle suivait toujours du regard le soldat qui avançait, montait, évidemment lassé, rompu de fatigue, mais continuant l'ascension avec une énergie devinée même à cette distance...

Le capitaine, sentit, comme une cloche, son cœur battre lorsque tout à coup, là-bas, la fourmi humaine s'arrêta, arrivée au sommet, plantant le tronc de sapin dans la neige vierge. Les lieutenants, la lorgnette à la main, les Alpins, les yeux rivés sur ce point, dans l'infini de l'horizon, retenaient leur respiration, attendant le dénouement, devinant que, de l'autre côté de la frontière, sur le versant italien, d'autres lorgnettes étaient braquées sur cette homme là-bas grêle comme un insecte, et grand, sublime par l'idée qu'il incarnait, l'emblème qu'il portait.

Tout à coup, sur ce sommet du mont perdu, on vit Orthegaray se profiler d'une façon très perceptible sur l'horizon, que le couchant rendait tout rose. Au haut de la hampe de sapin, les couleurs se détachèrent, les trois couleurs de France, et, comme en une clarté d'apothéose, dans le soleil, dans ce qui restait de lumière au-dessus des fonds vaporeux, des monts bleuissants, le tricolore apparut, le gai tricolore français, dont le rouge vif et le blanc très clair clapotaient au vent, tandis que le petit Orthegaray agitait son bérêt en poussant sans nul doute un cri que ses camarades devinèrent et qui sortit en même temps, d'instinct, de toutes les poitrines :

— Vive la France !

JULES CLARETIE.

M. HUGUES LE ROUX

Le cinquième conférencier annuel du " Cercle Français de l'Université Harvard " est M. Hugues Le Roux.

M. Hugues Le Roux doit partir de France le premier février et, dans le cours de son séjour en Amérique, il visitera une quarantaine de villes, et fera à peu près cent conférences sous les auspices des grandes universités et autres institutions.

On peut citer au nombre de ces institutions : Adelphi, l'Alliance Française de Baltimore, Boston, Fall-River, New-Haven, New-York, Providence, l'Institut de Brooklyn, Brown, Bryn Mawr, l'Alliance Française et l'Université, Cincinnati, Columbia, Cornell, Dartmouth, Denver, Indianapolis, Iowa City, Lafayette, McGill de Montréal, Université de Michigan, Mt. Holyoke, Nouvelle-Orléans, Ottawa, Packer, Université de Pennsylvanie, Pittsburg, Princeton, Québec, Saint-Louis, Saint-Paul, San Francisco, Smith, Syracuse, Université de Toronto, Trinity, Vassar, Wellesley, U. S. Académie Militaire de West Point, Washington, Williams, Woonsocket, Yale, etc. Il visitera aussi la Havane.

Le sujet de sa série de huit conférences devant le Cercle Français de Harvard est *Le Roman français et la Société française*. Ces conférences seront faites le 12, 14, 17, 19, 21, 24, 26 et 28 février au Théâtre Sanders, Cambridge.

M. Hugues Le Roux est né au Havre, le 23 novembre 1860, d'une vieille famille d'armateurs normands. Il a conté, dans un livre où il a écrit l'histoire de sa jeunesse (*O mon passé*), les rapports que sa famille eut régulièrement avec les Etats-Unis pendant plus d'un siècle. Dans ses ascendants maternels on trouve le général Gourgaud, qui accompagna Napoléon à Sainte-Hélène, et le comédien Gourgaud-Dugazon qui, à la fin du XVIII^e siècle et pendant la Révolution, a été si intimement mêlé à l'histoire littéraire de son temps. De là, sans doute, la double hérédité qui se révèle si curieusement en M. Hugues Le Roux, et qui a fait de lui un homme de lettres et un homme d'action, un écrivain et un explorateur.

Dans sa jeunesse M. Hugues Le Roux avait connu Flaubert, avec qui les siens étaient liés. A dix-huit

ans, tandis qu'il achevait, à Paris, sa licence de philosophie, il devint le secrétaire d'Alphonse Daudet. La ruine de ses parents l'avait jeté dans la bataille. Sûr de son énergie, il se maria à vingt-trois ans et commença une des vies les plus curieuses qu'un homme moderne ait eues.

Persuadé qu'un écrivain, avant de résumer son expérience, doit connaître toutes les formes de l'activité humaine, M. Hugues Le Roux commença, sur ses contemporains, une vaste enquête qui aboutit à la publication de trente-trois volumes en moins de vingt années.

L'écrivain commença par une étude de la société parisienne, du monde, de la misère et du crime. (*L'Enfer Parisien, Les Saltimbanques, Le Chemin du Crime, Les Larrons*).

Puis, montant, un à un, tous les degrés de l'échelle sociale (*Les Mondains, L'Amour Infirme, Gladys, Tout pour l'Honneur*), il entra dans l'intimité de la plupart des souverains d'Europe.

Il fréquenta les maîtres de la pensée contemporaine, Renan, Maupassant, il alla interviewer les écrivains russes chez eux (*La Russie Souterraine, L'Attentat Sloughine*) et le maître Ibsen dans son brouillard (*Notes sur la Norvège*). Cette enquête ayant fortifié en lui la certitude que les hommes du vieux monde devaient sortir des formules de vie un peu anciennes où ils s'endorment, il prêcha l'expatriation (*Nos fils, Nos filles*), l'exode vers les pays neufs, où l'homme vit une vie plus libre.

Pour donner l'exemple il transporta sa famille en Algérie. (*Je deviens colon*.) Il travailla sur une ferme et releva l'industrie indigène des tapis. Sa curiosité jamais lasse s'attacha aux sociétés musulmanes. Dans un raid demeuré célèbre, il avait traversé le Sahara, de part en part, en été, sans tente, sur un dromadaire coureur. Il écrivit sur les *Sectes* et la vie arabe, deux livres qui ont eu un succès retentissant (*Le Maître de l'Heure, Gens de Poudre*).

En dernier lieu, après avoir longuement fréquenté l'Italie, la Grèce et l'Espagne, il vient de monter en Abyssinie, sur l'invitation de l'Empereur Ménélik. Il a été chargé par Ménélik lui-même d'une exploration dans l'Ouest de son Empire. Il a fixé la partie encore inconnue du cours du Nil Bleu (*Ménélik et nous*).

On sait d'autre part que M. Hughes Le Roux, qui était un ami particulier du Président Félix Faure, s'est beaucoup occupé, pendant ces dernières années, de politique étrangère. Il aime à dire que tant de livres semés sur son chemin ne sont que les chapitres de sa vie, qu'il en écrira la table des matières quand il sera vieux ; qu'il veut tout d'abord vivre sa vie en homme d'action avant de la résumer en philosophe.

Quelque succès que M. Hugues Le Roux ait emportés, comme journaliste, romancier, sociologue, auteur dramatique, etc., il est surtout apprécié dans son pays comme censeur et comme orateur. Sa langue est poétique et colorée, sa diction extrêmement pure. Il a parlé dans toutes les capitales d'Europe avec un succès qui ne se démentira pas aux Etats-Unis.

M. Hugues Le Roux est Officier de la Légion d'Honneur.

CHOSSES ET AUTRES

Chacun prêche pour sa paroisse et tous travaillent dans l'intérêt de leurs idées personnelles—bonnes ou mauvaises

Pendant que quelques affiliés espérantistes se dévouent quotidiennement pour la propagation de la langue internationale " Espéranto ", l'Université Catholique de Washington fait établir une chaire pour l'enseignement du gaélique, langue nationale de l'Irlande.

Cinquante mille dollars sont affectées à cette intention.

On s'étonne, en certains endroits, de l'importance donnée à l'étude d'une langue, sinon morte, du moins agonisante, surtout à cette époque où maints esprits désirent une langue unique. Je ne suis nullement contre l'institution d'une langue auxiliaire internatio-

nale. Au contraire cette langue a du bon, elle peut rendre un grand nombre de services en diverses circonstances ; ce serait là sans doute, un moyen de bonne entente et de paix entre nations étrangères voisines, ou entre divers peuples, habitant un même pays ; mais en famille, dans les réunions publiques, nationales, dans les temples religieux, il serait infâme de parler une langue étrangère à la sienne ; quand on sait être compris de ses interlocuteurs, on parle sa langue maternelle.

Et je suis d'avis que le gaélique peut, en quelques quartiers américains, servir plus efficacement que l'anglais à la diffusion de l'enseignement religieux.

* * *

Puisque nous en sommes sur les langues, voici un petit tableau qui vous montrera le progrès des langues qui s'est fait d'un siècle à un autre.

En l'an 1801 :

Trente-deux millions d'individus parlaient français ; trente-un millions s'escrimaient en russe ; trente millions conversaient en allemand ; vingt-six millions gazouillaient l'espagnol ; vingt millions s'entendaient ou croyaient s'entendre en anglais.

En l'an 1901 :

Cent vingt millions s'escriment en anglais ; vingt millions bavardent en allemand ; quarante-cinq millions parlent espagnol ; quatre-vingts millions jassent en russe ; cinquante-trois millions grassement en français.

* * *

Grande misère en Allemagne, paraît-il. Sa Majesté, l'Empereur est fortement affecté de ce malheur qui frappe ses sujets. Ça se conçoit, un bon père n'aime pas voir souffrir ses enfants.

Il est à espérer que les calamités qui, à diverses reprises, ont décimé les habitants des Indes, ne s'attacheront pas trop au peuple allemand. S.M. l'Empereur, pour prévenir ce danger, encourage l'assistance publique ; il recommande des exécutions de grands travaux, afin de venir en aide aux malheureux ouvriers affamés.

FANTASIO.

SYMPATHIE

A MONSIEUR ET MADAME J. E. PARENT

Quinze ans ! On ne meurt pas à cet âge, semblent dire ceux, pour qui la vie n'a encore que des sourires. Quinze ans ! Mourir ! On ne veut pas, on n'y songe même pas. Mes petits amis, on meurt à quinze, à vingt, à trente ans.

La mort, seule loi, devant laquelle tous, sans distinction, doivent courber le front, frappe indifféremment à toutes les portes. Elle enlève les pères aux enfants, les fils aux mères.

Trop tôt elle vient de moissonner de sa faux implacable une jeune existence de 15 ans : fils aimé, l'orgueil, l'espoir de ses parents. Les supplications d'un père, les larmes d'une mère n'ont pas le don d'émouvoir l'impitoyable glaneuse...

Ne pleurez pas, madame, l'épreuve est dure, mais la souffrance est notre lot à tous. Dans cet au-delà du tombeau ceux que nous avons aimés et qui ne sont plus, ne veulent pas de larmes ni de gémissements, mais des prières, et là dans un recoin du cœur, une petite fleur que nul n'a le droit de cueillir : la fleur du souvenir.

Plus heureux que nous qui errons dans cette vallée de larmes, ils nous disent : Espoir. " La vie n'est qu'un pas du berceau à la tombe. "

1er février 1902,

MIREILLE,